

Conférence de Mgr Jordy sur les Orientations diocésaines

avec tous les acteurs de l'enseignement catholique (enseignants, personnels OGEC, chefs d'établissement, prêtres référents, etc) de la DDEC

14 novembre 2022

Observation : le style parlé de cette conférence a volontairement été conservé.

Bonjour à tous et à toutes,

Je suis très heureux de vous rejoindre ce matin pour ce temps, comme cela a été dit, qui est un temps vraiment exceptionnel : la rencontre de près de 2 000 personnes ici, au Vinci, pour ce temps autour des Orientations diocésaines de notre Enseignement Catholique du Diocèse de Tours. Et c'est une vraie joie pour moi de vous rejoindre dans le cadre de ce travail. Nous commençons à s'habituer, il faut faire attention, aux rassemblements de 2 000 personnes. Nous étions 2 000 dans la Cathédrale vendredi pour fêter la Saint-Martin, nous sommes 2 000 aujourd'hui au Vinci, cela fait plaisir en tout cas de voir que nous pouvons nous mobiliser et que nous sommes heureux de nous rencontrer. C'est peut-être aussi la disette que nous avons vécue pendant près de deux ans qui nous donne aussi le goût de nous retrouver et d'être ensemble. Donc merci.

Je suis heureux de vous rejoindre pour cette journée exceptionnelle, ce temps de travail, même si nous avons bien compris – et cela me permet d'emblée de remercier tous ceux et toutes celles, et en particulier Bernard Le Floch, et la Direction Diocésaine de l'Enseignement catholique, tous ceux et toutes celles qui ont initié ce projet, qui le portent depuis des mois, et vous tous qui allez continuer à le porter. Il y a la journée d'aujourd'hui évidemment, c'est une étape, une étape importante, même fondatrice d'une certaine manière, mais il est certain que le travail qui va commencer aura bien évidemment à se poursuivre pendant les mois à venir.

Cela me permet aussi de vous remercier plus largement au début de ce propos pour tout ce que vous faites pour notre Ecole catholique, là où vous êtes, dans vos différentes missions, quelque soit votre mission. Je crois que cela a déjà été dit, je pense que cela sera dit dans vos partages, vos échanges, la participation de tous et de toutes est unique, nécessaire et originale quand on veut porter ensemble un projet. Donc merci à chacun et chacune d'entre vous au titre de la mission qu'il porte et de ce qu'il vit dans cette mission.

Nous savons bien en particulier que, aujourd'hui, cette mission d'enseignant n'est pas toujours facile – je ne voudrais pas plomber l'ambiance –, mais vous le savez bien, cela fait quand même plusieurs années que l'on entend régulièrement remise en cause la question de l'enseignement en France, de manière générale, pas nécessairement privé, voire catholique, mais de manière générale, avec des difficultés à recruter les enseignants, la réalité que beaucoup observent du peu de reconnaissance par rapport à ce beau métier, cette vocation qui est la vôtre, et c'est vrai que la séquence avec le covid a encore ajouté, je dirais, de la difficulté à cette mission que vous portez.

Et donc, je crois qu'il serait important pour mon propos, je le dirai dans un moment, d'abord d'essayer d'éclairer le contexte dans lequel nous sommes pour situer ces Orientations qui n'arrivent pas n'importe quand et n'importe comment, mais dans une histoire, dans un moment de l'Histoire pour essayer, comme on me l'a demandé, de dégager tout à la fois ma vision de l'Ecole catholique – rassurez-vous, je serai très modeste. Ce n'est pas après deux ans et demi/trois ans,

avec le covid, que l'on a tout compris bien évidemment de ce qu'est notre Enseignement catholique de Touraine. Donc j'oserai faire quelques perspectives.

Et puis, il m'a été demandé aussi mon regard sur le texte des Orientations. J'ai été bien entendu mis au courant du processus. Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises au cours de ce qui a précédé cette rencontre, mais bien évidemment, j'essaierai de vous donner mon regard pour le laisser comme un regard ouvert, et pour vous permettre de continuer à travailler.

Introduction

J'aimerais, si vous le permettez, commencer par un petit **témoignage personnel** parce que quand on m'a demandé de vous parler, la première chose qui m'est remontée à l'esprit, c'est une histoire qui a eu lieu pour moi, il y a à peu près 50 ans, un demi-siècle, un témoignage personnel parce qu'il y a deux ou trois ans, je suis allé fêter un anniversaire en Alsace qui est ma terre d'origine, un anniversaire qui me tenait beaucoup à cœur, c'était l'anniversaire de mon instituteur de CM1-CM2. Et je n'étais pas seul, nous étions nombreux de ses anciens élèves à être là.

Quand j'étais au primaire, il y a donc quelques années quand même, on va dire que j'étais plutôt un bon élève, plutôt un peu en avance qu'en retard, mais c'est vrai qu'au CE2 – je me souviens très clairement que j'avais eu un instituteur qui ne m'avait pas du tout donné le goût de me réjouir d'aller à l'école ; c'était un peu un modèle de l' « Ancien Régime » qui avait des méthodes qui parfois – je pense même qu'aujourd'hui le mèneraient devant les tribunaux. En tout cas le fait est que je suis arrivé au CM1, et j'ai eu l'émerveillement, je peux le dire comme cela, de découvrir un homme qui était un jeune instituteur qui nous a tous éblouis. Il nous a tous éblouis pourquoi ? parce que c'est quelqu'un qui savait nous faire confiance ; c'est quelqu'un qui savait mettre du dynamisme dans les relations entre nous ; qui savait tout à la fois tenir une vraie fermeté et en même temps laisser s'épanouir ce que nous avions de meilleur en nous. J'ai envie de vous dire que nous sommes devenus sans exagérer et sans penser à de la manipulation et de l'emprise parce qu'aujourd'hui bien évidemment c'est une vraie question, mais nous nous sommes retrouvés un peu comme des disciples avec un maître, quelqu'un qui était un modèle et que nous avons eu envie, je dirais, par certains aspects d'imiter, mes camarades et moi. C'était encore l'école où l'instituteur était en blouse grise et où nous avions de l'encre violette et des plumes Sergent Major ; il y avait une cour avec des marronniers dans mon école du primaire, mais soufflait un vent qui nous donnait envie, vraiment, de venir dans cette école, c'était vraiment un lieu de joie. Et c'est tellement vrai que nous l'avons eu pour l'année de CM1 et qu'on nous programmait, ma classe, pour être en CM2 avec un autre instituteur, et pour la première fois de ma vie, j'ai fait de la militance avec d'autres. Nous nous sommes tous un peu révoltés, nous sommes tous allés vers nos parents, et nous avons gagné puisque le directeur d'école a fini par céder et faire en sorte qu'il nous reprenne une deuxième année en CM2. C'est dire que, d'une part, il faut parfois militer, et puis d'autre part, je pense que cet homme nous a profondément marqués et que c'était aussi une manière de lui dire notre estime et notre affection.

Je voulais vous dire cela, parce que cet enseignant m'a beaucoup marqué. Je signale d'ailleurs que j'étais dans l'école publique, mais en Alsace, c'est-à-dire qu'il y avait des crucifix dans les classes, parce qu'au primaire en Alsace l'école est confessionnelle, et que cet instituteur de l'école publique faisait le catéchisme une heure par semaine. J'ai ensuite découvert parce qu'il était resté très discret sur sa propre foi, j'ai ensuite découvert qu'il était un des responsables diocésain de l'ACE et qu'il organisait des rencontres à Strasbourg de 2 000, 3 000, 4 000 enfants avec l'Action Catholique des Enfants, mais c'est pour vous dire que là aussi, tout à la fois il nous transmettait les choses avec la

délicatesse suffisante pour nous laisser la liberté de les accueillir, d'en faire notre vie ou au contraire peut-être de ne pas faire ce choix-là.

Ce que je veux dire par là et c'est un peu le cœur de ce que j'aimerais vous dire aujourd'hui, et vous le savez bien, je ne vais rien vous apprendre. Je vous le redis, je vais parler ici très modestement parce que je n'ai jamais été enseignant, je n'ai jamais fait votre métier. Je crois que ce que cette expérience m'a montré et que ce que je continue à croire, et je pense que vous le comprendrez, c'est qu'un des éléments essentiels du métier que vous faites – c'est un peu comme le mien d'une certaine manière – c'est celui d'une transmission, d'un éclairage, et la chose la plus importante, c'est d'être capable d'éveiller le désir, nourrir le désir, donner envie. Et cela, nous sommes appelés parfois à le faire dans des contextes difficiles, j'y reviendrai. Mais je crois que cet élément du désir, donner envie, donner le goût est certainement une des clés de la réussite de l'école, une des clés d'ailleurs de nombreux domaines de la vie. Le pape François parle souvent dans ses textes de ce qu'il appelle la « parésia » en grec, et la « parésia » en grec, c'est, on pourrait la traduire par la ferveur, quelque chose qui nous nourrit et qui nous donne envie de faire les choses.

Alors si vous le permettez, dans le temps qui m'est donné, j'aimerais articuler en deux temps mon propos.

D'abord j'aimerais vous parler du contexte qui est le nôtre parce que je vais essayer d'y analyser – évidemment je vais le faire à grands traits, avec le risque toujours que ce soit un peu caricatural, mais vous comprenez l'exercice et vous me tiendrez gré de ces conditions d'expression – et donc j'aimerais, oui, éclairer le moment dans lequel nous sommes pour pointer un des éléments de la difficulté aujourd'hui dans laquelle nous nous trouvons avec l'école, mais en même temps certainement de tout ce qui nous est ouvert pour l'avenir à travers cette réalité et ce contexte.

Et puis deuxièmement, j'aimerais vous éclairer, comme cela m'a été demandé, ma vision de l'enseignement catholique, je le répète avec beaucoup de modestie, et en même temps donner un regard sur le texte des Orientations que vous allez travailler cet après-midi et au-delà.

1/ D'abord le **contexte qui est le nôtre**. On pourrait parler aujourd'hui bien évidemment de période de crise, mais je préfère pour ma part, et avec de nombreux analystes, dire que nous ne sommes plus dans une période de crise, parce que quand la crise succède à la crise, et que les crises convergent, c'est que nous ne sommes plus dans une crise, mais dans une mutation de la société. Donc nous sommes dans un temps de mutation aujourd'hui, et même un temps que l'on pourrait appeler de mutation profonde anthropologique.

Vous le savez bien, depuis 10-20 ans, nombre de nos repères sont devenus plus ou moins instables. Nous sommes, comme le dit le sociologue Zygmunt Bauman, dans une « société liquide » qui, pour certains, prépare la liquidation de la société d'ailleurs, c'est-à-dire qu'aujourd'hui dans notre société, de manière générale, tout est devenu plus ou moins flottant. Si nous nous arrêtons, ce matin, 14 novembre, vous le voyez bien, les relations internationales qui étaient claires il y a 20 ou 30 ans, sont devenues totalement flottantes, on n'est plus sûr de rien ; et puis notre Europe est devenue flottante puisqu'on n'est plus sûr de rien non plus. Tout se qui construisait l'Europe depuis 30 ou 40 ans. Et puis les institutions sont devenues, les unes les autres, plus ou moins flottantes, la confiance en elle, le rapport avec elle. Certains anthropologues parlent même aujourd'hui, et c'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage, de « l'homme de sable ». L'homme aujourd'hui est comme un

homme de sable dont on ne sait plus ce qu'il est, ce qui le constitue à un niveau de l'identité personnelle, et puis nous le savons aussi nous sommes vraiment dans ce temps d'instabilité profonde.

Quelle est la **cause de ce phénomène** ? Je ne vais pas remonter à l'Antiquité romaine, rassurez-vous ! mais il faut quand même repartir très légèrement en arrière et nous rappeler que la structuration de la société dans laquelle nous sommes, et qui nous vaut cette fragilisation aujourd'hui, remonte grosso modo à la fin des guerres de religions. A la fin des guerres de religions, en particulier dans le monde anglo-saxon, une conviction se fait, c'est que désormais dans l'espace public, dans l'espace politique, dans l'espace social, on ne peut plus laisser aucune philosophie, ni aucune religion dire ce qui est vrai et ce qui est bon, parce que quand on les laisse ainsi, le risque, c'est toujours qu'il y ait conflits, tensions et guerres. Donc on est très marqué, très blessé par cette situation des guerres de religion et du sang qui a été versé, et donc se constitue à partir du 17^e siècle, une société qui se construit très différemment, qui n'a plus le religieux comme premier repère mais qui va être un espace dans lequel on va établir deux principes fondamentaux que vous avez encore aujourd'hui, et qui en particulier structure notre Europe occidentale.

Premier principe, c'est que ce n'est plus à la philosophie, à la religion, de dire ce qu'est le bonheur de l'homme, ou le vrai ou le bon, désormais c'est à chacun de le chercher. Individuellement, personnellement. Mais plus individuellement que personnellement. Et donc à ce titre, le choix est fait de dire : dorénavant, il faut que l'espace de la société soit tout simplement un champ de marchands qui échangent des biens et des données pour que chacun puisse fabriquer son petit bonheur personnel, son petit bien-être personnel.

Et puis, deuxième repère essentiel que l'on va donner dans ce nouveau modèle de société, qui aujourd'hui est arrivé à son apogée, et en même temps à son basculement peut-être – ça, je laisse l'analyse à d'autres – et bien c'est l'idée que l'on a besoin alors, puisqu'on ne conserve de la société qu'un champ de relations commerciales où tout le monde pourra avoir un maximum de biens pour fabriquer son petit bonheur individualiste, et bien nous avons juste besoin de droits qui régulent nos relations entre nous. Et donc on prépare un monde de marchands et de juristes. Si vous regardez aujourd'hui ce qu'est devenue l'Europe en grande partie, c'est le grand marché européen, circulation libre des biens et des personnes et c'est la législation européenne qui parfois nous échappe puisqu'elle régule la hauteur des ambons, puisqu'elle régule la puissance des micros, on ne sait pas trop pourquoi, mais des gens réfléchissent à ces questions pour nous.

Donc **on est à ce moment où on bascule vers un bonheur** – qui n'est plus le bonheur de l'éternité–, mais qui est le bonheur individuel, ou plus exactement – parce qu'il y a une toute petite coquetterie intellectuelle pour ce point qu'un auteur qui s'appelle Soljenistyne avait particulièrement mis en lumière – et bien on est passé du bonheur, de la recherche du bonheur à quelque chose de légèrement différent qui est la recherche du bien-être. Et c'est vrai qu'à partir du 17^e, 18^e, 19^e siècle, le progrès des sciences, de la rationalité, de la technique va permettre tout simplement d'organiser la société pour que le monde, je vous l'ai dit, soit un monde de marchands, régulé par des juristes, et où chacun en raison du progrès technique puisse trouver ce qui fait penser au bonheur, mais qui n'est en fait que le bien-être – le bien-être et le bonheur n'étant pas tout à fait la même chose. C'est ce qui nous vaut finalement aujourd'hui, dans notre société occidentale, mais de manière plus généralisée avec ce que l'on appelle la « mondialisation », le **modèle consumériste** qui est un modèle rationnel de la mesure où on vous calcule tout, où tout est extrêmement précis, et qui nous vaut en même temps ce mouvement, et j'utilise le terme à dessein

parce qu'il a été utilisé dans l'enseignement catholique au niveau national dans un projet qui était celui de 2016-2017, et bien on a produit quoi ? ce que Max Weber appellera le « désenchantement du monde ». Le désenchantement du monde, c'est quoi ? C'est le passage d'une mentalité d'une culture qui existait au 17^e, 18^e, 19^e siècle, d'un monde qui était un peu magique, un monde du spirituel, un monde étrange où des espaces entiers de la société, et surtout de l'univers, nous étaient inaccessibles, et le passage alors à ce monde de rationalité, de scientificité.

Ce passage a conduit finalement, d'abord au désenchantement, c'est-à-dire à une sorte de déprime culturelle parce que tout d'un coup toute une réalité de ce qui constitue la vie, c'est-à-dire le rêve, l'imagination, le spirituel n'était plus pris en compte, mais surtout cela a produit, et on le sait bien aujourd'hui, plus de 50, 60, 70 ans, 80 ans après Max Weber, tout cela a surtout produit un religieux refoulé parce que, quand toute une partie de l'existence est niée, quand on nie toute une dimension du spirituel en particulier, qu'est-ce qu'on produit ? On produit du refoulé, et on sait que ce refoulé aujourd'hui dans la société, c'est un retour du religieux qui est parfois radical, parfois fondamentaliste. C'est aussi la sortie du religieux qui produit, comme l'a écrit Marcel Gauchet, qui a écrit sur le désenchantement, cela produit aussi une sorte de dépression générale, c'est-à-dire que le fait que **la vie manque de goût**. On a tout ce qu'il faut mais on n'a plus le goût à en vivre. Vous savez peut-être, c'est l'essayiste Régis Debray qui a écrit un petit livre qui s'appelle : « L'erreur de calcul » pour montrer comment cette hyper-rationalisation, cette hyper-technicisation fait en fait qu'il n'y a plus tout ce qui est du domaine de l'esprit, de l'imaginaire et du spirituel, dont pourtant une société a besoin. Régis Debray a une formule que j'aime beaucoup, il dit : « pour faire d'un tas – un tas de gens comme nous sommes par exemple ce matin – pour faire d'un tas un tout, il faut quelque chose au-dessus du tas », c'est-à-dire qu'il faut quelque chose pour fédérer, pour faire l'unité, pour donner un sens commun pour permettre d'agir ensemble.

Et donc, nous sommes aujourd'hui dans un temps assez tragique de l'Histoire où d'une certaine manière, la seule réponse qui est donnée au désir profond du cœur de l'homme, son désir de sens, son désir de compréhension du monde, son désir de relation est surtout basé sur le consumérisme, et un consumérisme, je dirais, du toujours plus dont on sait aujourd'hui les conséquences catastrophiques du point de vue écologique.

Donc nous sommes dans un **moment de malaise**, à un moment où un manque dans la culture, dans l'imagination produit une souffrance intérieure qui est compensée en fait, on le sait, dans le système consumériste, par un divertissement continu pour oublier notre condition humaine. C'est Chesterton, l'auteur britannique que vous connaissez peut-être qui disait : le fou, ce n'est pas celui qui a perdu la raison. Le fou, c'est celui qui n'a plus que la raison. Et c'est Gaston Bachelard, qui dans cette croissance technologique et consumériste qui venait, qui grandissait, le philosophe Gaston Bachelard disait : « A quoi sert le poète ? à humer le parfum des roses ». Et il voulait dire par là qu'il ne suffit pas de connaître la réalité botanique de la rose, il faut encore savoir qu'elle donne un parfum, il faut encore savoir qu'elle donne une qualité de la vie. En fait ce que nous avons perdu avec le désenchantement, c'est une certaine qualité de la vie. Il y a, oui, de la quantité, des produits, le choix des produits. Vous pouvez aller sur des plateformes, acheter en quelques secondes, en quelques clics, mais cela ne donne pas le liant de la vie, cela ne donne pas le liant de la société, cela ne donne pas le qualitatif de la société, ce qui fait que nous sommes aujourd'hui comme dans une impasse, dans un consumérisme dominant partout. Qui n'a pas son smartphone ? Et en même temps, dans un divertissement continu pour essayer de nous faire oublier notre condition humaine. Blaise Pascal l'avait déjà dit alors qu'il n'y avait pas de smartphone au 17^e siècle, « l'homme ayant réussi à guérir de presque toutes les maladies, sauf de la mort, a décidé pour ne

plus y songer de se divertir ». De **se divertir**. Le thème du divertissement comme placebo je dirais pour vivre malgré la souffrance du manque de sens.

Et donc le vrai problème pour certains, c'est que nous sommes arrivés comme dans une impasse d'où le fait d'une mutation de société devant laquelle nous sommes. C'est le philosophe Rémi Brague qui a pu écrire, il y a 2-3 ans de cela, un ouvrage dans lequel il dit que l'athéisme avec son consumérisme ou l'agnosticisme avec son consumérisme, c'est ce qui est en train d'être le modèle dominant partout, et en même temps Rémi Brague dit : oui, tout cela est très beau sauf que l'athéisme et le consumérisme ne donnent aucune raison de se lever le matin et de continuer l'aventure humaine. Et vous avez peut-être vu il y a quelques semaines de cela, un de nos essayistes et écrivain, Pascal Bruckner vient de publier un petit livre assez ravigotant qui s'appelle « Le sacre des pantoufles » – ce n'est pas le « sacre du printemps », c'est « le sacre des pantoufles » – où il analyse les évolutions des 3-4-5 dernières années de notre société, accélérées certainement par le confinement et le covid qui fait que comme la vie n'a plus de sens, comme nous sommes dans une fatigue générale de l'Occident qui vient de cette course du désir au toujours plus et en même temps à un divertissement, parce que nous souffrons de ne pas savoir vers quoi nous allons, et bien nous sommes dans une période de l'Histoire où le risque finalement, c'est le repli sur soi-même, le repli sur un petit cocon de confort d'où nous ne voulons plus sortir parce que ce monde n'a plus de sens et parce qu'on ne sait plus très bien comment continuer l'aventure humaine.

Je vais terminer cette première partie qui met en lumière ce consumérisme qui rend notre désir presque malade, pathologiquement qui nous invite à courir après de nouveaux biens et de nouveaux produits, nous sollicitant sans cesse, et qui produit un changement culturel – que vous vérifiez bien je pense dans votre travail d'enseignant, c'est que **le sens de l'effort de la longue durée** est en train de perdre toute signification. Le sens de la longue durée, de l'effort est en train de perdre toute signification, les personnes sont sollicitées sans cesse, et nos élèves le sont, les jeunes que nous accueillons le sont. Tous nous sommes dans un instant présent continu qui fait que, envisager les choses sur la durée devient de plus en plus difficile, et d'intégrer la durée normalement nécessaire pour se construire devient de plus en plus difficile.

J'entendais il y a 3-4 ans à la radio, Philippe Mérieux – cela vous dira quand même quelque chose, c'est le pape du pédagogisme quand même – Philippe Mérieux qui disait, le problème de l'école, qu'est-ce que c'est ? – et je crois que c'est encore plus vrai aujourd'hui, 4 ans après –, il dit : d'un côté un enseignant va dire à un jeune, à un enfant « assieds-toi, prends le temps de découvrir tel texte, telle chose » et de l'autre côté l'injonction du consumérisme de la société, c'est : « éclate toi ». On ne peut pas se concentrer d'un côté et s'éclater de l'autre sans arrêt sans qu'anthropologiquement quelque chose se déconstruise progressivement en nous.

Et donc nous sommes à ce moment compliqué, difficile, où faire travailler sur **la persévérance est de plus en plus complexe**. Il m'est arrivé à deux reprises de rencontrer pour une conférence, mais aussi pour une visite d'un site militaire en Touraine des militaires qui m'expliquaient que leur grande difficulté aujourd'hui est le recrutement. Pourquoi ? parce qu'ils arrivent à recruter des jeunes qu'ils forment dans des métiers souvent très techniques, par exemple la guerre dans le cyberspace. On les forme mais ils tiennent 3-4-5 ans. Et puis au bout de 3-4-5 ans, cela ne va plus. C'est trop long. Il faut faire autre chose. L'incapacité à durer devient presque pathologique. J'ai rencontré le chef d'établissement d'une école publique de notre ville de Tours qui m'a dit exactement la même chose pour ses propres enseignants. Il me dit : J'ai des enseignants

remarquables, mais ils restent 4-5 ans puis ils vont faire autre chose. On passe d'une chose à l'autre. Il y a une incapacité à la stabilité.

C'est pour cela que je vous dis que **nous sommes dans une mutation qui est à la fois un vrai défi et une vraie chance sûrement**. Mutation civilisationnelle, pourquoi ? parce que ce qui a fait les civilisations, et je termine cette première partie avec cela, c'est presque ma conclusion, ce qui a fait les civilisations, qu'est-ce que c'est ? c'est le sens du temps long, le sens de la patience, de l'effort nécessaire pour obtenir un résultat. Vous connaissez tous le test du Mashmallow de Walter Mischel en 1972, je l'ai encore vu récemment sur Arte ce test. Vous savez, on amène des enfants dans une pièce avec un miroir sans tain, on les filme et on leur met un Mashmallow sur une assiette et on leur dit : tu as 10 mns maintenant, je dois sortir, je vais te laisser 10 mns tout seul devant cette sucrerie sous le nez. Soit tu la prends tout de suite et tu la consommes et tu n'en auras qu'une, soit tu attends 10 minutes, et puis tu en auras deux. C'est assez remarquable de voir les enfants, il y a des stratégies très différentes ! il y en a qui prenne l'assiette et qui la hume pour se nourrir au moins de quelque chose – au moins c'est le parfum, ce n'est pas le parfum des roses – et puis vous en avez qui tourne autour, qui regarde, qui touche un peu, et puis vous en avez un qui mange tout de suite, il se dit : après moi le déluge ! Et c'est très intéressant ce test parce qu'il montrait que 5-10 ans après, les enfants qui ont fait le choix d'apprendre à durer ont de bien meilleurs résultats scolaires, bien évidemment, que les autres – enfin, « bien évidemment », en tout cas, le test montre l'importance de la patience, l'importance de la longue durée de manière générale, ce qui ne veut pas dire qu'il ne peut y avoir des cas particuliers bien différents. Mais vous voyez, cette importance du temps long face au mythe actuel, je dis bien le mythe actuel de la consommation gloutonne, immédiate du toujours plus, tout de suite. Et cela est très difficile. Et éduquer, devenir adulte, c'est justement être capable de prendre de la distance, de maîtriser sa pulsion.

Je me souviens comme membre du groupe de bioéthique des évêques de France, j'avais rencontré en 2018 plusieurs philosophes au moment de la révision des lois bioéthiques, on les avait audités et j'avais en particulier apprécié – je l'ai peut-être déjà partagé avec certains chefs d'établissement – Jean-Michel Besnier, professeur à l'Ecole Polytechnique de philosophie, et qui nous avait dit quelles sont les **trois coordonnées qui constituent un être humain**.

- Il disait le premier c'est le **langage** – on dira : les arbres communiquent, non non, les arbres communiquent mais n'ont pas de langage au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire une conceptualisation, faire une abstraction, pouvoir se situer dans le temps. Nous, nous avons le langage, ce qui nous fait un positionnement très original dans l'écosystème qu'est la Terre.
- Deuxième chose – et cela est extrêmement important – il nous disait, qu'est-ce que c'est qu'un homme ? **Un homme est celui qui est capable de s'empêcher**. C'est le père de Camus qui disait cela aussi : « un homme, cela s'empêche ». Il y a des choses que l'on ne fait pas quand on est un homme, quand on est un être humain, quand on est une personne humaine. Et c'est le fait d'être capable d'inhiber sa pulsion, et cela, c'est l'apprentissage de la vie qui le fait. « La civilisation, c'est l'inhibition de la pulsion », disait le philosophe Guy Coq. Vous voyez, cette capacité à se retenir qui est très difficile aujourd'hui, parce que on est dans le flux continu. Moi, je vois bien, quand je suis en réunion d'évêques, tout le monde a son iPhone et passe son temps à regarder ce qui arrive, ce qui n'arrive pas, on est dans une pathologie globale. Vous regardez dans un train. Vous êtes dans un tgv, regardez le

nombre de gens qui sont sur leur téléphone tout au long du voyage. C'est à la fois normal, c'est normal d'avoir de l'information, mais quel rapport avons-nous au temps ?

- Et Jean-Michel Besnier nous disait : la dernière chose, la dernière coordonnée – vous allez voir que cela rejoint les orientations, nous allons en parler dans un instant. Il disait le dernier point, le langage, être capable de s'empêcher et le dernier point, c'est le **don de soi, la gratuité du don de soi**. Cela caractérise l'humanité, la sortie de soi-même.

Donc vous voyez bien, ce que je suis en train de vous dire, qui n'est pas un tableau noir, ou un tableau gris, ou un tableau blanc, c'est simplement un tableau d'une réalité aujourd'hui que pratiquement tous les analystes font.

Ce matin il y avait un invité sur la radio périphérique que j'écoutais qui disait exactement cela, j'aurais pu reprendre ses propos à lui. Ce qui veut dire, oui il y a un désenchantement global qui a asséché le désir dans sa richesse et dans sa force, qui nourrit le désir et l'a mis en addiction consumériste, et qui fait que toute une partie de notre personne aujourd'hui n'est plus nourrie, en particulier celle qui a besoin de sens, d'où le sacre des pantoufles, c'est-à-dire se recroqueviller dans sa petite bulle numérique. Et c'est certainement pourquoi il y a 4-5 ans, Pascal Balmand avait proposé de ré-enchanter l'école. Quand il disait : **réenchanter l'école**, c'était finalement permettre à ce que l'école soit à nouveau un lieu où on puisse avoir le goût de la découverte, où on puisse avoir le goût de la rencontre, le goût de se construire avec d'autres afin d'entrer dans la vie. J'avais été assez convaincu de cette réflexion – on m'avait d'ailleurs demandé une intervention devant l'ensemble des enseignants de Franche-Comté sur le sujet il y a 4-5 ans – et il se trouve qu'avant mon intervention devant les enseignants, j'avais entendu un Ministre de l'Education nationale, M. Blanquer, qui avait dit le 11 novembre 2017 sur France Culture : « qu'est-ce que c'est qu'un professeur ? » lui avait-on demandé, et il disait : « un professeur est un enchanteur ».

Vous voyez enchantement/désenchantement/enchanteur. Alors pas un enchanteur comme Merlin qui vous joue du pipeau ! ça c'est autre chose ! Non, mais celui qui vous donne le goût, et cela me permet de terminer, on dirait, en théologie biblique, cela me permet de terminer en chiasme, cela me ramène à mon instituteur qui, moi, m'a donné le goût il y a 50 ans, et je pense que le goût qu'il m'a donné, je l'ai encore aujourd'hui, de continuer à chercher, à comprendre, à analyser, à lire – alors je ne suis pas nécessairement un modèle – mais en tout cas le fait est que je pense qu'il y a quelque chose de fondamental qui se joue sur ce point-là.

2/ Deuxième temps – ce sera un peu plus court – et cela nous amènera peut-être alors à toute la partie autour de l'échange que nous pourrions avoir. C'est pour moi le **projet**, l'école catholique, parce que nous avons une chance énorme avec notre école catholique, c'est que nous avons un vrai espace de liberté, même s'il y a des contraintes qui appartiennent à notre statut, parce que nous avons, je pense vraiment, à redonner le goût, à donner le goût, ou à entretenir le goût, le goût de la recherche, le goût de la curiosité, à tous ces jeunes qui nous sont confiés par des parents aujourd'hui.

Alors quelle serait ma vision de l'école catholique et deuxièmement, le texte des Orientations lui-même.

Ma vision de l'école catholique. Ma vision, je vais quand même me répéter, certains m'ont déjà entendu sur le sujet, mais pas nécessairement sous cette forme-là. D'abord, il faut nous rappeler que notre école catholique a une double mission. Elle a une **mission de service publique**, c'est très

original. La France est très originale, toujours sur les rapports entre le religieux, vous le savez bien, et l'Etat et la société. Nous avons une vraie mission de service publique, et puis nous avons ce que l'on appelle un peu pudiquement **notre caractère propre** qui est parfois une formule incompréhensible pour beaucoup, mais qui fait que nous sommes en même temps une école qui a un caractère confessionnel, et qui a le droit de vivre en particulier la laïcité de manière différente que dans l'école publique, il faut quand même le rappeler.

Comme je vous ai dit, je viens d'Alsace qui est un monde très différent. Mon école publique était confessionnelle, et au Collège et Lycée publiques j'avais des cours de religion obligatoires avec des professeurs qui sont payés par l'Education nationale – c'est un autre monde, je le consens.

Alors qu'est-ce que nous dit ce statut ? Moi, je trouve cela très intéressant parce que cela rejoint vraiment le fondement de nos Orientations, en particulier le premier axe qui nous a été rappelé et ce qui nous a été dit dès le début.

Donc **le statut**, il me paraît, dit l'essentiel. D'abord il nous rappelle quelque chose de fondamental, que nous devons toujours remettre au premier plan, mais je crois l'avoir bien entendu dans les échanges qui ont eu lieu entre Rachelle et Edith en particulier à l'instant, c'est que **l'école catholique se fonde sur la dignité de la personne**. La dignité de la personne. Pas la dignité du citoyen, pas la dignité de l'individu ; la dignité de la personne. C'est-à-dire d'un « être de relation » que nous accueillons dans l'école catholique.

Cette personne, pour se construire, a un **droit à l'éducation**. Elle a un droit à l'éducation parce que toute personne humaine a une vocation personnelle à s'épanouir, à croître dans le monde, et une vocation qui se vit avec d'autres, de manière sociale. Il y a une dimension sociale de l'être humain. Et notre Ecole catholique, elle, croit à la dignité de la personne d'où découle le droit à l'éducation parce qu'il y a une vocation de l'homme à une vie sociale, à une vie personnelle, et qu'il y a une finalité aussi de l'homme qui est à la fois une finalité sociale : trouver sa place dans la société, et puis une finalité, pour nous chrétien, transcendante. En sachant bien évidemment que les premiers responsables de l'éducation, ceux sont des parents. Mais comme la formation intégrale aujourd'hui est quelque chose de très complexe, les parents ne suffisent pas. On pouvait il y a encore 50, 60 ans assez facilement corriger les devoirs de ses enfants le soir disent certains parents. Aujourd'hui, les parents disent que c'est devenu plus compliqué. L'école vient alors aider la formation intégrale de l'enfant.

Au numéro 8, le Statut dit ensuite que le motif de l'école catholique, le motif profond, et cela a été dit tout à l'heure par Bernard Le Floch et par d'autres, c'est tout simplement la **mission du Christ**. Jésus de Nazareth, dans lequel nous croyons et que nous confessons comme étant le Christ, nous a invités à **transmettre un message** qu'Il nous a donné que nous appelons **la Bonne Nouvelle, l'Évangile**. Donc nous transmettons ce message. Nous le transmettons en solidarité avec l'humanité et en apportant notre contribution, je dirais, originale à cette croissance de la société. Nous pensons que dans l'Évangile, il y a des choses bien évidemment qui sont bonnes pour tous, et qui sont même audibles pour des gens qui ne sont pas des croyants ou pas encore des croyants, ou qui ne sont plus des croyants. Donc nous aidons les parents, nous aidons la société à permettre que les enfants qui nous sont confiés puissent grandir dans toutes leurs dimensions de leur être.

Et puis, j'aime beaucoup ce point-là, article 10, cela nous permet aussi de donner un **regard d'espérance**. Ce mot-là est un mot très important il me semble aujourd'hui. Donner un regard d'espérance. Ce matin encore, la personne que j'entendais, qui est une personne très connue sur

cette radio que j'évoquais tout à l'heure et qui parlait de notre monde, disait : Jamais, à aucun moment de l'Histoire, nous n'avons aussi peu su vers quoi nous allons. Il n'y a pas grand monde qui s'aventure pour dire ce que sera le monde dans 20 ans. Si vous écoutez Yuval Noah Harari, – je ne sais si vous le connaissez, (c'est l'auteur qui a vendu le plus de livres en langue française les cinq dernières années) les choses ne sont pas simples. Vous savez, c'est cet homme d'origine israélienne qui est professeur d'histoire des sciences en particulier et qui a écrit *Homo Deus*. Ce livre vous raconte l'histoire de l'humanité et en particulier les projections pour l'avenir. Je l'ai entendu sur une radio nationale, relativement cultivée et qui est en France et où il disait dans un interview – on lui posait la question assez crûe : vers quoi va le monde ? Il disait, et c'est assez effrayant d'entendre cela, et il le dit d'une manière très posée et tranquille : « pour moi, l'humanité a encore devant elle 4 ou 5 générations. On a 150 ans devant nous ». Il ajoute : « parce que l'homme ne saura pas réfréner son désir ». C'est son avis à lui, mais il n'est pas inintéressant de l'entendre.

Donc pour notre école catholique, il y a un fondamental : « une école qui reconnaît chacun – le mot est en bleu – il lui ouvre un avenir – le mot est en orange ». C'est-à-dire que l'on part de la personne parce que c'est elle qui est au centre du projet de l'école catholique. La personne, chacun, chacune est accueillie tel qu'elle est avec ses qualités, avec ses limites, avec ses peurs, avec ses joies et est accompagnée vers quoi ? Vers un avenir, c'est-à-dire vers la question de l'espérance. Je trouve très intéressant que ces Orientations soient ainsi dans ce **double dynamisme de l'accueil personnel de chaque enfant et en même temps d'une espérance toujours possible, d'un avenir toujours possible**. Cette dynamique, cette vision de l'école catholique, qui repose sur ce que je viens de vous décrire, rejoint aussi en même temps toute la dynamique souhaitée par le pape François dans l'Eglise catholique, ces dix dernières années. Le pape François nous a donné un texte qui s'appelle *Evangelii Gaudium* dont on a d'ailleurs entendu la première phrase tout à l'heure au tout début de notre entretien. Je la redonne pour qu'elle rentre peu à peu : « La joie de l'évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus ». Donc qu'est-ce que cela veut dire ? L'école catholique accueille toute personne, parce que toute personne de par sa dignité a droit à l'éducation, à s'épanouir, et en même temps l'école catholique a la conviction qu'il est bon de proposer et de permettre la rencontre de Jésus dans l'espace qui est le sien. Pourquoi ? Parce que nous croyons que Jésus de Nazareth parce qu'Il vient éclairer le sens de l'existence, parce qu'Il vient nourrir au plus profond de sa racine le désir de tout homme et les attentes de tout homme, nous pensons qu'il est bon que cette rencontre puisse se faire, et cette rencontre nous dit le pape, si nous la faisons vraiment avec ce fameux Jésus, qu'est-ce qu'elle produit ? Elle produit de la **joie**, et cette joie fait que, come nous ne sommes pas des gens égoïstes, nous avons envie de la partager. Et nous ne la gardons pas pour nous, parce que nous avons envie que d'autres fassent cette expérience de la joie, du sens, d'une vie qui devienne peut-être plus lumineuse à travers la rencontre de Jésus et de son message.

Et donc vous voyez bien ici, il y a ce dynamisme propre à l'Eglise catholique qui rejoint ce que j'ai voulu dire dans une Lettre pastorale très récente autour de la figure de saint Martin. J'y précise que le pape François nous rappelle que nous sommes appelés à **devenir des disciples missionnaires de Jésus**, en vivant de Lui, et de témoigner de Lui dans toute notre vie. Et donc je dirai que notre projet de l'école catholique, ma vision de l'école catholique si elle se fonde sur les Statuts, se fonde aussi sur ce que nous dit le pape François, c'est-à-dire cette dynamique où nous annonçons la Bonne Nouvelle, où nous permettons la rencontre de Jésus qui peut ouvrir dans le cœur d'une personne la source d'une joie et d'une joie profonde et communicative.

Cela ne veut pas dire – je le précise bien évidemment tout de suite – que cela empêche l'accueil large et ouvert de l'Ecole catholique. Vous savez bien, catholicum cela signifie universel. Notre Eglise et nos écoles sont ouvertes à tous et chacun, même s'il ne partage pas notre foi, a bien évidemment sa place chez nous, et en même temps doit pouvoir aussi, pourquoi pas, entendre ce message de l'Évangile et de la Bonne Nouvelle.

Cela signifie aussi que la communauté éducative, que la communauté catholique de l'école est appelée à vivre de ce que le pape François nous invite à vivre – c'est pour cela que c'est intéressant que vous ayez cette Lettre pastorale dans le dossier – parce que le pape François nous dit cette formule que j'aime beaucoup et que je partage souvent : ce n'est pas la même chose de traverser la vie avec Jésus ou sans Jésus. Et donc nous sommes invités à partager la personne de Jésus parce que nous savons que traverser la vie avec Lui est un bienfait, et que la foi, l'espérance et la charité qui sont le fondement de cette relation avec Jésus, si bien évidemment elle nous met en lien avec Dieu, est aussi en fait une dynamique qui concerne la vie en général. Les gens parfois me disent : je n'ai pas la foi. Alors je leur dis : attendez, vous n'avez pas la foi. Vous n'avez pas confiance dans votre mari, dans votre femme, dans vos enfants. Vous ne faites pas confiance à votre garagiste quand vous lui demandez de réparer les freins. Vous ne faites pas confiance à votre dentiste quand vous ouvrez la bouche. Or, le mot confiance, « fides », « pistis » en grec, c'est cela, donner crédit à l'autre. Alors on peut donner crédit à son mari, à sa femme, à ses enfants, au garagiste, à son dentiste, et puis on peut donner pourquoi pas son crédit à quelqu'un qui s'appelle Dieu et que l'on reconnaît comme un être personnel. Cela veut dire que la dynamique de la foi, comme la dynamique de l'espérance d'ailleurs, c'est-à-dire penser qu'il y a un avenir, comme la dynamique de la charité, si elles ont leur but en Dieu nourrissent aussi tout simplement notre vie sociale et les relations entre nous.

Dernier point enfin, **le texte des Orientations** alors.

- Je dois dire d'abord, une petite chose, c'est que j'ai beaucoup apprécié l'écriture de ce texte, la qualité de sobriété, la lisibilité de ce qui nous est proposé. Il y a parfois des textes qui sont touffus, denses. On pourrait peut-être dire que ma Lettre pastorale est peut-être un peu trop dense. Ce n'est pas une Lettre pastorale, c'est un roman pastoral. – Donc vous avez le temps de la lire, vous avez tout l'hiver. Donc j'ai trouvé ce premier élément tout à fait important : la **qualité du texte**.
- Deuxièmement – je vous l'ai déjà dit, je n'y reviens pas, sinon juste pour le signaler, c'est une **Eglise qui propose un projet**, qui s'adresse à chacun, à chaque personne et qui donne un avenir, et je trouve que ces deux éléments là, je dirai, cadre de manière forte. Ce sont comme deux bras qui ouvrent et permettent d'accueillir chacun. Chacun a un avenir.
- Et puis ensuite, il y a ces **quatre séries d'Orientation** que vous allez travailler, que je trouve pour ma part tout à fait précieuse.
 - 1/Je ne vais pas faire de la paraphrase, mais c'est vrai que la première série des Orientations nous rappelle le **point de départ dans l'Évangile**, et je crois que c'est très important de se dire d'emblée que lorsque nous avons un projet, nous savons vers quoi il nous mène. Le but du projet est, dès le départ, posé. Les fondements de ce que nous voulons sont posés dès le point de départ. C'est clair. C'est l'Évangile de Jésus-Christ qui nourrit notre vie d'école catholique. Alors je le redis ici, tout en respectant la conscience

de chacun bien évidemment. Il y a des gens parmi nous qui sont athées, qui sont agnostiques, qui sont croyants, qui ne le sont plus, qui le seront de nouveau. C'est le chemin ensuite de chacun, c'est la foi qui est un élément personnel. Mais le fait de dire que l'Évangile nous nourrit et nous fait vivre en communauté éducative, en école catholique me paraît tout à fait fondamental.

- 2/Deuxièmement, on parle d'une **école du don de soi**. Et cela, je pense que c'est très important parce que vous le savez bien aujourd'hui le grand risque – je l'ai un peu évoqué – c'est le repli sur soi. Le repli sous la forme de bulle numérique ou de bulle identitaire. Il y a un essayiste qui m'a beaucoup frappé au mois de juin qui disait : quelles sont les deux principales réalités qui traversent la société française aujourd'hui ? Il disait : les deux sont la radicalisation et l'inculture, et l'inculture à cause de la radicalisation, et la radicalisation à cause de l'inculture. Donc nous avons besoin, nous, d'une école qui n'a pas besoin de radicalisation, mais qui reste vraiment ouverte. Nous avons besoin d'une école qui ne soit pas une école de l'inculture mais qui au contraire permet à chacun d'aller vers l'autre, de se nourrir de l'autre, de penser que l'autre a quelque chose à nous apporter et à chercher ensemble les chemins de cette expérience qu'est l'école catholique.
- Troisième point, la **formation intégrale**. Je note en particulier ce qui a été dit sur la **conscience** et sur la **liberté** parce que j'observe de plus en plus que ce sont deux mots aujourd'hui dans la langue française qui ne sont plus compris. En particulier lorsque l'Église parle de la conscience, lorsque la philosophe parle de la conscience, elle parle en général de la conscience éthique, de la conscience profonde de l'homme aujourd'hui. La conscience, c'est la perception psychologique que j'ai de ce qui est tout autour de moi, c'est une question phénoménologique. Ce n'est pas une conscience morale ou éthique. Je pense que c'est très important d'éduquer à la conscience véritable. Non pas, « j'ai une conscience » parce que je vois et que je perçois autour de moi, mais « j'ai une conscience » parce que je suis capable d'aller au plus intime de moi-même, c'est la grande tradition philosophique et spirituelle. Je suis capable de trouver un espace en moi où résonne un appel à la vérité, à la beauté, à la bonté. C'est ce que l'on appelle la conscience morale, la conscience spirituelle, la conscience dans toute la philosophie occidentale. Donc c'est très important.
- Dernier élément enfin, la **créativité**. C'est tout à fait fondamental. Pourquoi ? Et là, les champs sont tous ouverts dans le domaine pédagogique. Nous avons la chance dans l'école catholique justement, d'avoir cette liberté qui nous est donnée. Pourquoi ? Parce que nous sommes dans un monde qui va très vite, cela a été dit par Bernard Le Floch tout à l'heure. Des Orientations qui ont dix ans sont déjà des orientations qui semblent du passé. Et comme nous sommes dans un monde qui va très vite, nous avons aussi besoin d'être créatifs pour nous adapter à ce monde, pour trouver avec notre originalité la manière de répondre aux besoins de l'école, aux besoins de notre École catholique, et donc de continuer à être attractifs, de continuer à éveiller la curiosité, et de continuer – je termine par ce par quoi j'ai commencé et qui vous l'avez je crois senti a été **le fil conducteur de ce que je vous ai partagé, de continuer à éveiller, à donner ou à redonner le désir aux jeunes qui nous sont confiés**.

Merci pour votre écoute.